

## La mémoire choisit, les mémoires plaident, les lettres révèlent et certains romans trahissent

Laurent Laplante

Number 56, June–July–August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19616ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

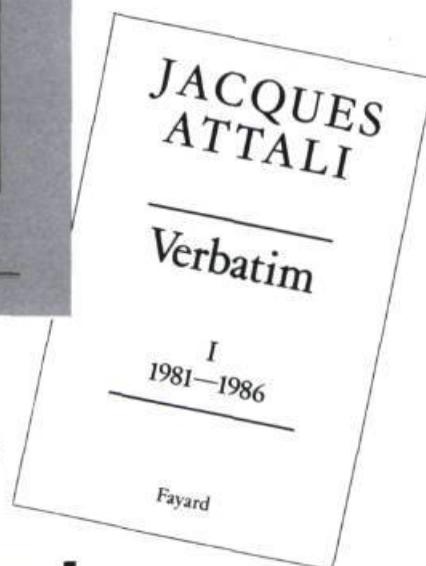
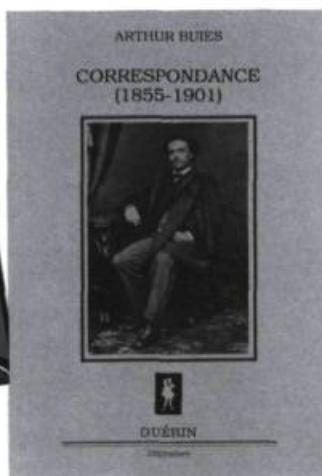
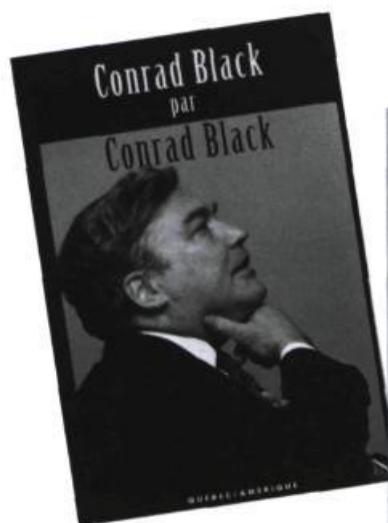
1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Laplante, L. (1994). La mémoire choisit, les mémoires plaident, les lettres révèlent et certains romans trahissent. *Nuit blanche*, (56), 37–39.



## La mémoire choisit, les mémoires plaident, les lettres révèlent et certains romans trahissent

**À mesure que se répand une certaine humilité, de moins en moins d'autobiographies prétendent à l'objectivité. Beaucoup d'auteurs admettent désormais qu'en se racontant ils visent surtout à se justifier devant leurs pairs, l'histoire ou leur propre conscience. Cela admis, Pierre Elliott Trudeau, Conrad Black ou Margaret Thatcher n'en défendent pas moins avec conviction leurs valeurs et la plupart de leurs décisions. Leur mémoire choisit, mais ils estiment qu'elle choisit bien.**

**P**lus crédibles parce que plus neutres, de patients historiens multiplient aujourd'hui les efforts pour livrer, au sujet des gens célèbres, un portrait plus fiable et surtout plus candide : celui que trace leur correspondance. Quand l'homme public adresse une lettre à un familier, il oublie le plus souvent son image officielle, il abandonne quelques-unes de ses précautions oratoires et révèle ainsi de lui-même des facettes que les gestes offerts au public laissaient dans l'ombre ou embellissaient sciemment. Les lettres de Lionel Groulx ou d'Arthur Buies modifient ainsi,

de façon parfois substantielle, leur image d'hommes publics.

Démarche différente chez les romanciers-biographes qui tentent, plus souvent par les temps qui courent, d'abolir subrepticement la frontière entre le vérifié et l'imaginaire, choisissant à leur gré le meilleur des deux mondes. Certains de ces auteurs ressemblent alors à ces guérilleros qui envahissent nuitamment le pays qu'ils veulent déstabiliser, se repliant à l'approche du jour sur un *sanctuaire* où l'adversaire n'a pas le droit de les poursuivre. Assez proches du pays visé pour lui nuire, assez évanescents pour dé-

courager la poursuite. Les romans de Claude Fournier et de Jacqueline Boucher appartiennent à cette catégorie équivoque. Et rentable.

**Les Mémoires politiques**<sup>1</sup> de l'ancien premier ministre du Canada ressemblent de près, pour le meilleur et pour le pire, à sa carrière. On y retrouve la force d'affirmation qui caractérise l'homme, de même qu'on y subit l'agilité dialectique qui lui a toujours permis de quitter le champ de bataille avec les honneurs de la guerre.

Comme dans nombre d'autres autobiographies, ce sont les ►

pages inspirées par l'enfance et l'adolescence qui séduisent et désarment le plus. Même Trudeau l'impénétrable consent à sourire alors qu'il se trouve dans un cadre familial, avouant (presque) un certain goût de la provocation. Parler de candeur serait excessif, évoquer une demi-détente convient mieux. On appréciera, par ailleurs, le souci de l'éditeur d'ouvrir généreusement l'album de photos de Pierre Elliott Trudeau. Là non plus — là moins qu'ailleurs, puisque cet homme n'a jamais cessé de soigner son image — il n'y a cependant excès de candeur : tous les documents accréditent la thèse de l'invincibilité et de la rectitude. Côté contenu, chacun trouvera dans ce livre, selon ses biais personnels, de quoi rugir ou de quoi pavoiser.

**Ce n'est certes pas une** moindre force d'affirmation qui distingue les mémoires de Margaret Thatcher<sup>2</sup> de celles de Pierre Elliott Trudeau. Jamais, en tout cas, on ne sentira chez cette « Dame de fer », d'ailleurs fière de son surnom, le moindre flottement quant à la sagesse de ses orientations. Certes, Margaret Thatcher reconnaîtra ouvertement des erreurs, mais ce seront fautes de stratégie, rythmes mal choisis, paris imprudents sur des humains trop fragiles, mais jamais, de sa part, une mauvaise définition du cap à garder. Elle a quelquefois perdu, elle n'a jamais eu tort.

Malgré cette rigidité, le récit de Margaret Thatcher choque peu. Il n'agressera, en fait, que ceux et celles qui n'admettent pas le droit des leaders à leur credo. Cette femme a ses dogmes, qui vont de la totale liberté de commerce au rejet des consensus vides et faciles. Elle ne dissimule jamais sa haine viscérale des thèses communistes, socialistes et même syndicales, pas plus qu'elle ne prétend garder ses distances par rapport à Washington. Il y a là, même pour celui qui n'est pas d'accord, clarté et cohérence. En ce sens, le monolithisme de Margaret Thatcher montre les vertus d'une démocratie ramenée à des choix fondamentaux et débarrassée des tiédeurs et des équivoques.

**Chez Conrad Black<sup>3</sup>, on** retrouve aussi, à n'en pas douter, la même force d'affirmation. S'y ajou-

te, au moins autant que chez Trudeau et plus que chez Thatcher, une impressionnante agilité stratégique et tactique. Avec, en prime, une assez déroutante délectation à écraser l'ennemi. L'ensemble nous vaut un bouquin vigoureux, constamment critique, volontiers fielleux, mais toujours lisible.

Depuis la publication, il y a maintenant une quinzaine d'années, de sa monumentale, et fiable, biographie de Maurice Duplessis, on savait Conrad Black capable d'une recherche entêtée et de conclusions à contre-courant. Seul admis, avec Robert Rumilly, à examiner les papiers du *grand homme*, il avait brosé de Duplessis un portrait qui n'était ni accablant ni flatteur. Au passage, Conrad Black avait annoncé, modestement à l'époque, ses propres couleurs : le conservatisme de Duplessis, relations de travail comprises, lui agréait d'emblée.

Se prenant cette fois comme objet d'examen, Conrad Black va naturellement plus loin. Il fait de sa propre ascension une « défense et illustration » de la parfaite liberté commerciale et des vertus capitalistes. Il a d'ailleurs beau jeu de le faire : son cheminement conduit d'un sort banal à une immense réussite. Si immense en fait qu'on se demande quel plaisir morbide Conrad Black peut trouver à piétiner ses modestes contradicteurs, qu'il s'agisse d'un chef syndical contraint à la démission (« Ce fut l'une des plus plaisantes expériences de ma carrière ») ou d'opposants qu'il veut toucher à travers leur famille (« [...] j'ai demandé à l'avocat de présenter les assignations à comparaître aux intéressés chez eux, afin que leur famille puisse réaliser que leurs actes inconsidérés avaient un revers »). Il y a chez cet homme une fascinante aptitude au calcul stratégique, mais aussi tout l'instinct du carnassier.

**Le Verbatim<sup>4</sup> de Jacques** Attali nous ramène dans la sphère proprement politique. Après le Canada selon Trudeau et l'Empire selon Thatcher, voici la France de Mitterrand vue par le conseiller du président français. Le ton est tout autre, non seulement parce que Jacques Attali regarde au lieu de décider lui-même, mais parce que c'est à la patience, à la ruse, à la négociation subtile plus qu'à l'affirmation péremptoire que le président

Mitterrand fait confiance. Il le faut quand la droite et la gauche doivent cohabiter à l'intérieur de l'Hexagone. Il le faut également lorsque la France fait face à l'axe Londres-Washington.

On ne se privera évidemment pas, puisque les deux livres sortent en même temps, de comparer, sur les mêmes négociations, les textes de Margaret Thatcher et de Jacques Attali. À ne pas rater non plus le superbe portrait que ce dernier trace de Mitterrand dès les premières lignes de son ouvrage : admiration sans servilité, lucidité sans persiflage.

**On n'attendait certes pas** des mémoires de l'ancien ministre acadien Jean-Eudes Dubé<sup>5</sup>, maintenant juge à la cour fédérale, qu'elles rivalisent en finesse de stratégie et d'analyses avec ces ténors de la politique internationale ou des médias. Cela dit et pris en compte, on cherche vainement dans ce texte d'une banalité presque constante de quoi maintenir l'attention en éveil.

**Évoquer la patience bé-**nédictine est tout à fait approprié au travail qu'on vient de consacrer à la mise en ordre de l'énorme correspondance de Lionel Groulx<sup>6</sup>. On s'en convainc à lire la *brique* qui recense le millier de lettres rédigées par Lionel Groulx pendant ses trois années d'études européennes. On aurait pourtant tort de croire que cette performance doit tout à la seule vertu de patience. L'admirable travail investi dans cette édition critique a aussi requis du goût, de la culture, de l'imagination, de la délicatesse. Non seulement les lettres retracées sont présentées de façon éclairante, ce qui est déjà beaucoup, mais l'ouvrage fait loyalement état des éléments manquants et permet ainsi de laisser dans une relative imprécision ce qui, à ce stade-ci, ne saurait être affirmé sans conteste.

Deux remarques sur le contenu. D'une part, s'il est vrai que Lionel Groulx laisse échapper à l'occasion des remarques à connotation raciste, on ne saurait certes pas faire de ce trait une tendance lourde de ses convictions. Pourtant, il s'exprime ici avec une candeur forcément révélatrice. D'autre part, la correspondance révèle chez lui une constante propension au mora-

lisme, ce qu'on savait déjà, mais aussi un assez étonnant talent de manipulateur. Sa façon de vendre ses projets à son évêque en témoigne éloquemment.

**La Correspondance<sup>7</sup> d'Arthur Buies** que présente Francis Parmentier mérite des éloges analogues. Une fois encore tous les efforts sont déployés pour recréer le dialogue d'Arthur Buies avec ses divers correspondants. L'objectif est d'ailleurs parfaitement atteint. Une fois de plus, des traits de caractère émergent dont les manuels ne nous avaient guère parlé: l'ambiguïté qu'Arthur Buies savait entretenir rentablement autour de ses convictions (?) religieuses, sa constante et obsessionnelle recherche d'argent, son acharnement à exploiter à outrance parents et amis, etc. L'auteur moderne y apprendra sans doute des façons inédites de mousser la vente de ses œuvres...

**Restent les « romans »** qui se disent « un peu biographiques » sans l'être toujours tout en l'étant parfois... Ce genre littéraire,

on l'a constaté à l'occasion de la parution du livre que consacrait Claude Fournier à René Lévesque<sup>8</sup> et, à un degré moindre, pour *L'intimité du pouvoir*<sup>9</sup> de Jacqueline Boucher, est suffisamment indéterminé pour échapper à la plupart des classifications et assez aguichant pour assurer aux auteurs un succès commercial sans grand rapport avec la qualité de l'écriture ou la profondeur de l'analyse.

La recette est relativement simple. Elle consiste à parasiter la notoriété d'une personnalité, ce qui force les phares de l'actualité à se tourner vers le bouquin, à dire ensuite au sujet de cette personnalité, en proportions variables, du vrai, du plausible et de l'imaginaire et à se retrancher, enfin, derrière « le droit du romancier à la liberté créatrice » si, d'aventure, quelqu'un conteste en tout ou en partie la justesse du résultat. L'auteur maximise ainsi sa force de frappe tout en minimisant ses risques. On aboutit de ce fait à une littérature jouissant de la plus irresponsable impunité.

Quel est donc le portrait le plus vrai? Celui que les grands tracent d'eux-mêmes? Celui qu'on

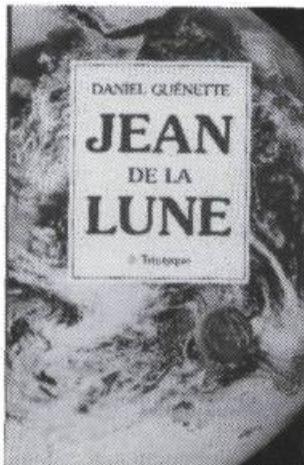
se façonne à partir de leurs candides confidences épistolaires? Celui que proposent des « créateurs » mêlant l'histoire et l'imagination? Probablement celui qui les intègre tous. ■

par Laurent Laplante

1. *Mémoires politiques*, par Pierre Elliott Trudeau, Le Jour, 1993, 347 p.; 29,95 \$.
2. *10, Downing Street, Mémoires*, par Margaret Thatcher, trad. de l'anglais par Christophe Claro, Hervé Denès, Alain Gnaedig et Serge Quadrupani, Albin Michel, 1993, 778 p.; 44,95 \$.
3. *Conrad Black*, par Conrad Black, trad. de l'anglais par Jean-Pierre Fournier, « Dossiers Documents », Québec / Amérique, 1993, 489 p.; 24,95 \$.
4. *Verbatim, t.1, Chronique des années 1981-1986*, par Jacques Attali, Fayard, 1993, 957 p.; 59,95 \$.
5. *Du banc d'école au banc fédéral, Un Acadien raconte...*, par Jean-Eudes Dubé, Guérin, 1993, 247 p.; 18,95 \$.
6. *Lionel Groulx, Correspondance 1894-1967, t. 2, Un étudiant à l'école de l'Europe 1906-1909*, édition critique par Giselle Huot, Juliette Lalonde-Rémillard et Pierre Trépanier, Fides, 1993, 839 p.; 64,95 \$.
7. *Correspondance (1855-1901)*, par Arthur Buies, présentation et notes de Francis Parmentier, Guérin, 1993, 347 p.; 17,95 \$.
8. *René Lévesque, Portrait d'un homme seul*, par Claude Fournier, L'Homme, 1993, 341 p.; 19,95 \$.
9. *L'intimité du pouvoir*, par Jacqueline Boucher, VLB, 1993, 248 p.; 18,95 \$.

T	R	I
P	T	Y
Q	U	E

C.P. 5670, SUCC. C, MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4  
TÉL. (514) 524-5900



Daniel Guénette  
**Jean de la lune**  
(roman) 232 p., 16,95 \$

«Avec *Jean de la Lune*, Daniel Guénette disserte sur les difficultés de devenir adulte. Sans perdre de vue la légèreté salvatrice de l'existence.»

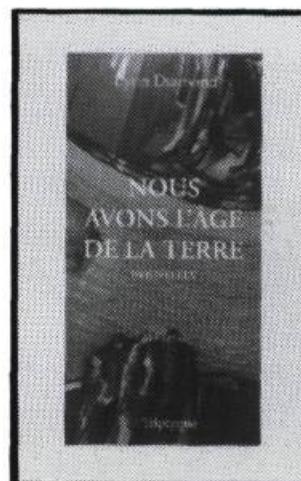
Raymond Bertin

«Ceux qui aiment les héros tordus diront merci, et chapeau !»

Réginald Martel

François Landry  
**Le comédon**  
(roman) 414 p., 22 \$

Un volumineux récit qui comporte une triple composition, celle du roman psychologique, celle du roman d'enquête policière et celle du roman fantastique. Landry a publié l'hiver dernier un conte érotique qui a été bien reçu: *La tour de Priape*. Avec *Le comédon*, l'érotisme fait place à la fantaisie et au suspense. Un plaisir de lecture garanti. Un roman qui plaira enfin aux jeunes et qui viendra contredire ceux qui répètent que les jeunes n'aiment pas lire. Un récit de 400 pages qui se dévore... un régal.



Lynn Diamond  
**Nous avons l'âge de la terre**  
152 p., 14,95 \$

«La dynamique du propos fait place d'entrée de jeu à un style direct et une clarté de langage porteurs de situations bien senties. Assorti d'un puissant sens de l'évocation, le livre de Lynn Diamond, au-delà même de la nouvelle, donne un sens particulier à une forme d'écriture pourtant bien difficile à maîtriser. C'est une lecture remplie d'air frais mêlé à une forte odeur de modernité urbaine.»

Alexandre Dumas